

**POÈMES VESPÉRAUX**  
**Вечерње песме / VEČERNJE PESME**

**Jovan Dučić**

CHOIX ET TRADUCTION : VESNA BERNARD-RADOVIC

A l'exception de « Madrigal ragusain » (publié en 1902), « Les ailes » (1914) et « Le pin » (1918), les 7 autres titres faisant partie de ce choix constituent le cycle de *Večernje pesme / Poèmes vespéraux*. Ils s'échelonnent de 1922 à 1929 : les trois premiers poèmes – « Ritournelle », « Tournesols » et « Mélancolie » – sont de 1922, les deux suivants – « Chant des ténèbres » et « L'attente » – de 1924 et les deux derniers – « Chant » et « Le seuil » – de 1929. (Les dates sont celles de leur première publication selon : Jovan Dučić, *Sabrana Dela, Pesme, Svjetlost, Sarajevo, 1969.*)

*Note du traducteur*

MADRIGAL RAGUSAIN / DUBROVAČKI MADRIGAL

Ce soir, Madame, au grand bal de la cour,  
Nous danserons encore les valse d'antan,  
De la salle, radieux, nous ferons le tour,  
Ignorant, superbes, le passage des ans.

S'avanceront ensuite les joyeux quadrilles,  
La musique ardente, la fête en ses atours ;  
Les dames seront en dentelles de Manille  
Et les messieurs noirs en habits de velours.

Puis les gentilshommes entre eux deviseront,  
Les jeunes sur les héros, la poésie, le vin,  
Les aînés sur le ciel et le vieux Platon,  
L'ancienne scholastique et saint Augustin.

Cependant que, retirés au fond des divans,  
Nous n'écouterons pas les rumeurs du sérail,  
Et, vif, je composerai comme en me jouant  
Un petit sonnet triste pour votre éventail.

LES AILES / KRILA

S'envoler et voler, voler toujours plus haut,  
Vers l'espace inconnu comme vers un vieil ami,  
Tournoyer ensorcelé comme un bel oiseau  
Et s'en aller mourir au gré de l'infini.

N'entendre que son mouvement dans les espaces –  
La musique de son aile ! Et tout à la fin,  
Perdant de vue son but parmi tous et ses traces,  
Disparaître, éblouissant, dans l'air serein.

Qu'éprouvent la malesoif chaque jour plus sèche  
 Ces yeux qui longtemps ici la lumière ont bu,  
 Comme boivent, douces, deux brebis à la fraîche,  
 Comme sucent le sang deux vampires goulus.

Que soit oubliée la sombre et basse naissance ;  
 La lumière en moi tel un courroux mortel,  
 Ses rayons me transperçant comme autant de lances,  
 Là où brûlent sans ombre les midis éternels.

Formidables carrefours des soleils où naît  
 L'orage lumineux qui sans cesse chemine  
 A travers le pays muet où règne et se tait  
 Le Dieu qui foudroie les yeux qu'il illumine.

Ne connaître l'abîme que de ces hauteurs,  
 Par toutes mes fibres à l'espace abouché ;  
 Voler, voler éternellement et, sans heurts,  
 Tomber sous le seul poids de mes ailes enchantées.

#### LE PIN / BOR

Immense et sombre, tristement,  
 Il se dresse, anonyme comme l'herbe,  
 Bruissante source sous le firmament  
 Dont le sein la nuit une corneille héberge.

Eternel solitaire, masse formidable,  
 Des premiers rayons de l'aube jusqu'au soir,  
 Sur la radieuse falaise tremble  
 La noire ombre de son désespoir.

Il gémit au ciel que le soir voile  
 Quand tout douloureusement se terre  
 Et toute la nuit conte aux étoiles  
 L'amère solitude de cette terre.

RITOURNELLE / REFREN

Je sais les mornes crépuscules  
Où sur terre tout son disparaît –  
Le cœur dans l'instant à l'arrêt,  
Et l'âme, à jamais, qui bascule.

Je sais les nuits où les étoiles,  
Versant leur clarté profuse,  
La tristesse dans l'âme infusent  
Et abîmes de douleur dévoilent.

Je sais l'amour qui s'introduit  
Dans les brillants palais du cœur,  
Quand la chanson triste pleure  
Et la joyeuse supplicie.

Je sais les temps lents de jachère  
Les automnes âcres, racornis :  
Toutes choses se tiennent unies,  
Seules les âmes sont solitaires.

LES TOURNESOLS / SUNCOKRETI

Dans les yeux tristes des tournesols  
Qui suivent, muets, l'errance des cieux,  
Toutes les soifs du monde s'affolent,  
Tous les rêves et les désirs spacieux.

Ils frissonnent devant l'obscurité :  
« Car Dieu est dans tout ce qui luit  
Et un seul rayon de clarté  
De toute chose la mesure et le prix !... »

Ce qui vit au fond de sombres cachots  
D'une malédiction muette ici-bas est chu –  
Tout ce qui ne regarde pas vers le haut,  
Et n'a jamais à la lumière cru... »

Princes d'Orient, dans la pénombre,  
Ils pleurent sous l'or de leurs habits ;  
Les hérauts du soleil face à l'ombre  
En mendians implorent dans la nuit.

Les yeux tristes des tournesols,  
C'est dans mon cœur qu'ils sont ouverts –  
Mais les soleils ont gagné d'autres pôles,  
Et l'obscurité doucement conquiert.

Les grandes fleurs aux couronnes d'or  
Mourront cette nuit à la ronde,  
Mais il y aura dans cette mort  
Tous les soleils ardents de ce monde.

#### MÉLANCOLIE / SETA

Les traces des hommes disparues,  
Flotte encore sur les prés et les champs -  
L'amère paix des chants qui se sont tus,  
Et le parfum des moissons d'antan.

L'obscurité descendue dehors,  
Les derniers contours s'effaçant –  
Ivres de soleil les cigales encore  
Célèbrent le midi incandescent.

Sur le vaste champ rien ne meurt,  
Rien de ce que nos larmes ont arrosé ;  
Car c'est d'une vie centuple que vit  
Tout ce qui a été regretté.

Les cœurs meurent, friables entre tous,  
Et présomptueux, et contrariés -  
Mais en leur fond demeure la source  
Qui donne part à l'éternité.

Et tout continue, comme ensorcelé,  
A travers lieux tristes et nus -  
Les parfums des moissons en allées,  
Et l'amère paix de ce qui n'est plus.

CHANT DES TÉNÈBRES / PESMA MRAKA

Les armées de la nuit dévalent,  
Battent au vent les noirs pennons;  
Le vent a chassé les étoiles  
Et dépouillé les frondaisons.

Des coqs noirs de minuit  
Le chant trois fois a retenti ;  
Au port aucun phare ne luit  
Où ma barque doucement pourrit.

Noir se lèvera le vent,  
Et les pluies tomberont noires,  
Avant que du jour aux yeux de faon  
Ne perce à la croisée le regard.

Quelque chose qui vers nous clame  
De tout temps mais sans bruit,  
Sur les lointains rivages calmes,  
Succombera cette nuit.

L'ATTENTE / ČEKANJE

Longtemps dans le ruisseau se mire  
L'étoile du matin ; l'aube éclore,  
Effrayante et stupide, perdue  
La secrète apathie des choses.

Etoiles et heures ont fui ;  
Et les vagues sous l'arche du pont ;

Moi, j'ai attendu toute la nuit  
Que quelqu'un s'arrête sur mon perron.

Le ciel aligne ses lances du matin,  
Le jour ses toiles sur le sol glabre...  
Mais la collation de pain et de vin  
Et la lampe sont toujours sur la table...

Serait-il, sans la voir, passé devant  
Ma porte dans l'obscur venelle ?  
Toutes les nuits, je veille et attends  
Ce voyageur porteur de nouvelles.

#### CHANT / PESMA

J'ai perdu à ce train d'enfer  
Mes amis et tous mes vaisseaux.  
Quelle heure est-il dans l'univers ?  
Fait-il jour ou minuit plutôt ?

Qu'ils furent profonds sur le chemin,  
Seigneur, et sombres, tes précipices !  
Embûches à l'éclat d'écrins,  
De rouaux m'empoisonnèrent calices.

Grisé par tes soleils, la lumière  
Des claires plaines des cieux,  
J'ignorai l'ombre, ta souricière,  
Fond de tes cachots ténébreux.

Et quand apparut à distance  
Le gouffre où les soleils vont choir,  
Sur l'océan de ton silence  
La nuit gouttait en pluie noire.

LE SEUIL / MEDJA

Quand s'approchent en vue du port,  
Après les fêtes et les larmes,  
Les hautes cimes de la mort  
Et les sombres lacs, froids et calmes –

Qui attend sur le seuil ? Oh, c'est  
L'énigme qui dure, éternelle !  
La frontière entre deux beautés  
Et deux vanités, quelle est-elle ?

Ce carrefour muet des mystères,  
Pont jeté entre deux bonheurs,  
Cette croisée de deux chimères –  
A Vie et Mort est supérieure !

Elle garde, la corde sans vie,  
Les sons du ciel et de la terre,  
Et le germe noir de minuit,  
Mainte couleur du vol solaire...

Mais le seuil que signifie-t-il,  
Qui sépare le mouvement du repos ?  
Les berges du fleuve au crépuscule  
S'écartent sous la poussée des flots.